LE ROMAN DE TANTE CAROLINE.

Ce qui plait dans l'histoire de Caroline-Emma de Carmilles qui est, je ne sais trop par quel hasard, un tantinet notre cousine c'est le côté vieillot et romanesque, que d'un passé auquel ne la rattachent plus que les fils menus du souvenir, qui s'étirent chaque jour par le poids du temps s'irisent d'un dernier émoi et que brise un regret suprême. A la voir sur le seuil d'automne dans l'ombre grêle du jujubier où s'enflent des gouttes de corail, le visage flétri, froissé sous sa coiffe noire, indifférente aux choses qui brillent ou bourdonnent, penchée, sur sa pauvre âme ancienne comme sur une source tarie, diriez vous qu'elle fut autrefois une merveille de chair splendide et un beau cœur de femme plein de larmes et d'amour ?

Un geste, parfois, inquiète chez elle. Au crépuscule, on la voit souvent porter d'un air las une main à son front comme pour regarder au loin le jour s'en aller ou quelqu'un venir. Ce geste, elle le fait au dessus de ses yeux de pâle cristal, dont la limpidité étonne comme deux petits trous d'eau bleue dans la pierre crevassée d'un vieux mur.

Tante Caroline — ainsi vous nomment les enfants — votre passé fut le charme de mon adolescence et j'ai rêvé bien des fois devant cette grande toile du salon qui date de 1850 où vous souriez sous un bonnet de tulle blanc piqué de roses effacées, tandis qu'une marmotte de dentelle se noue près de votre fin menton comme un papillon noir. Vous portez des boucles d'oreilles à pendants et une broche à camée. Votre tête s'incline un peu : il semble que vous écoutiez les mensonges de la vie. Vous aviez seize ans, tante Caroline !

I

Les Carmilles appartenaient à la vieille noblesse comtadine ; ils portaient des fleurs de lis d'or dans l'azur de leurs armes. C'était d'ailleurs, le seul or qui leur restât.

Armand de Carmilles, père de Caroline-Emma, ne possédait plus qu'une ferme aux toits bourrelés du mousse dans la plaine d'Orange. Les averses à travers les tuiles brisées cinglaient les planchers, bavaient le long des plafonds gondolés et des tapisseries. Le vent, toute la nuit, rôdait avec les matous dans les chatières. Et tante Caroline passa mélancoliquement son enfance entre un père bougon, tourmenté de chimères, une vieille servante qui savait lire avec ses bésicles et toutes les choses ruineuses ou vivantes de la demeure et des champs.

Elle n'avait pas quatorze ans quand son père mourut. Après quelques jours de pleurs, la vieille l'emmena à Marseille où un petit cousin de Carmilles qu'on avait secouru jadis, dans des temps prospères, vendait près du vieux port des oranges, des pastèques et des fiasques d'Asti. Des Génoises, autour de ce comptoir, montraient leur teint olivâtre, leurs cheveux huilés, coiffés de foulards jaunes et leurs jupons à ramages noirs et violets. Parfois des terrassiers et des débardeurs s'y querellaient, une lame au poing.

La servante se hâta de chercher pour la jeune fille un autre toit. Le cabaretier lui aida de son mieux. Au bout de huit jours, Caroline entrait comme apprentie chez Mme Amanda, qui tenait un petit magasin de modes à côté du Prado.

Un peu émue, déjà ravie, elle s'y trouva en compagnie de jolies Marseillaises qui chantaient de tendres romances en chiffonnant taffetas, blondes, malines ou fleurs de velours. Elle perdit vite à ce contact son âme silencieuse et ce que nos aïeules appelaient la rusticité. La coquetterie réveilla sa fine noblesse. Cependant la vieille servante prit du service chez le cabaretier et moyennant une petite avance put louer une pauvre chambre où elle venait retrouver chaque soir Caroline-Emma. Toutes deux se composèrent ainsi une vie laborieuse et discrète qui ne leur laissa nul regret du passé.

Mais Caroline-Emma ne trotta pas vainement toute une année par la ville avec d'immenses cartons : les élégants arrêtèrent leur cabriolet et lui firent des politesses. La jeune ouvrière souriait à peine et passait. Cette grâce blonde et très sage ajouta au renom de Mme Amanda. Bientôt il fut bruit dans tout Marseille de la jolie modiste, et Raoul Pervieulx, le fils du banquier, en devint amoureux.

Caroline avait alors près de seize ans. Le cousin qui l'avait recueillie était mort, un soir, dans une rixe qu'il avait tenté d'empêcher, et, depuis les premiers froids d'hiver, la vieille servante, toute roidie de rhumatismes, gardait le lit. Raoul Pervieulx était un grand jeune homme brun à la peau cuivrée, ardent, cordial, qui éblouissait Marseille de ses fantaisies et de sa dépense.

Un soir de décembre, dans la rue obscure, il attendait Caroline. Depuis plusieurs semaines, elle le rencontrait sur son passage et même, il lui écrivait chez Mme Amanda des lettres respectueuses et douces qu'elle commençait avec un sourire et finissait les yeux mouillés. Il lui répéta ce que les lettres avaient dit : qu'il l'aimait d'un amour profond, avec une grande foi et que toute sa vie désormais serait tournée vers elle.... Le vent criait aux enseignes, les bouclettes blondes de Caroline dansaient sous la lueur des réverbères et son petit cœur battait comme les feuilles d'or en automne quand un souffle plus fort va les emporter.

Raoul Pervieulx vint chaque soir offrir le bras à Caroline. Une fois même, la pluie noire tombait et l'on entendait au loin la rameur de la mer. Mme Amanda ne voulut pas souffrir que M. Pervieulx, malgré son grand manteau dont le vent faisait claquer la pèlerine à quadruple collet, affrontât ainsi la bourrasque.

Ils entrèrent dans un petit salon d'essayage ; la lampe de cuivre était posée sur un tapis de laine rouge et les vitrines, au mur, présentaient des formes noires, des chapeaux de paille, d'Italie, des plumes d'autruche et des marabouts. C'est dans ce décor que furent échangés les premiers baisers.

Caroline voyant l'avenir s'ouvrir riche de joie et d'or, songeait sans amertume à la disgrâce et à la pauvreté de son enfance. A peine regrettait-elle que l'homme triste et bizarre qu'avait été son père ne fût point là pour vivre ce bonheur.

Vous savez, dit-elle un soir à Raoul dans un moment de fierté, je ne suis pas qu'une petite ouvrière ; j'ai nom Caroline-Emma de Carmilles et mon père répétait souvent — je ne sais point si je ne dérange pas un peu sa phrase — que nous portions en chef trois fleurs de lis d'or.

II

Le fils Pervieux ayant renoncé aux actrices faisait du sentiment avec une jeune modiste. Après " la grande opéra, " la romance.

Cette nouveauté divertit Marseille. Les bons esprits publièrent que la banque Pervieulx devait mal aller puisque le fils prodigue faisait des économies....

Raoul n'en venait pas moins chaque soir à la rencontre de Caroline ; il l'accompagnait jusqu'à la mansarde où la vieille servante gémissait ou dormait. Raoul s'asseyait sur les chaises boiteuses, regardait Caroline mettre avec ses doigts blancs un peu d'ordre dans le logis. Elle était longue et fine comme les femmes de Pradier.... Il demandait qu'elle ôtât son bonnet et si l'infirme sommeillait, il arrêtait tout à coup la jeune fille et baisait ses cheveux souples et frais relevés à la Valois ou à la Marie Stuart. Il achetait chez Mme Amanda les fleurs à la mode qui arrivaient de Paris ; lotus, plumes d'oiseaux, fleurs des champs ou des blés afin qu'elle se coiffât à la Néréide, à la Léda, à la Proserpine, à la Cérès. Elle se prêtait à tous ces caprices dans la mansarde, mais, au dehors, gardait ses toilettes simples et ses petits bonnets.

Il voulait qu'elle abandonnât ce pauvre quartier ; elle s'y refusait. Le bonheur ne tenait-il pas entre ces murs gris ? Et puisque Raoul y venait, elle ne souhaitait pas autre chose.

Mais le jeune homme reprenait doucement.

—Votre fierté, Caroline, pourrait accepter toutes ces offres, car je vous aime et vous deviendrez ma femme.

Alors Caroline fermait les yeux.

Raoul Pervieulx ne cachait point son projet à ses amis, bientôt il crut qu'il était temps de s'en ouvrir à sa famille. Sa mère était une personne craintive qui comptait peu. Mais le banquier énergique et dur, aux premiers mots de Raoul se récria. Il rêvait d'un autre avenir pour son fils ; il avait des millions et des ambitions. On racontait qu'autrefois il avait " traîné la savate," sur le vieux port ; maintenant son nom seul garantissait la solidité d'une entreprise et les Compagnies maritimes quêtaient son or et ses conseils.

Depuis quelques mois, il préparait quelque grosse affaire, les courtiers et les armateurs se le disaient avec des airs de mystère et n'attendaient qu'un signe de lui pour engager leurs fonds....

On était en 1850. Ce fut une année heureuse entre toutes, car, outre la joie publique et la sécurité générale, un grand espoir emplait comme des voiles les imaginations de l'ancien continent. Le rêve des anciens conquistadors hantait la vieille Europe.

Cette Californie que les caravelles de Cortès en traversant la mer Vermeille prirent pour le féerique El Dorado, dont Orellana jadis avait répandu la légende, retrouva tout à coup son antique et fabuleux prestige. On avait découvert des paillettes d'or dans une source. Tous les aventuriers du monde se donnèrent rendez vous dans le Pacifique. La terre et la mer charriaient des chercheurs d'or. Des villes formidables surgissaient par enchantement des plaines rases, des sauvages ravins, des villes âpres, ardentes, fiévreuses, féroces. Des blancs, des jaunes et des noirs grouillaient, cherchaient, se heurtaient. On trouait la terre, on brisait le roc, on tirait l'eau des fleuves — paillettes, pépites, lingots. L'Europe haletait.

Quand Raoul Pervieulx voulut parler à son père d'amour, de mariage, le banquier combattit, en homme sensé, cette folie de jeunesse.

—Vous n'avez pas le droit, dit-il à son fils, pour un caprice, d'emprisonner votre volonté, de limiter votre énergie, de renier l'avenir.

Il lui montra ses plans et lui dit ses projets. Il s'agissait de s'embarquer sans délai et d'aller exploiter, en Californie, une nouvelle méthode pour le lavage des sables et un procédé rapide, sûr, pour le broyage du quartz. Au hasard de la recherche et à l'incertitude des moyens d'extraction, il substituait l'étude scientifique des terrains et un incomparable outillage. Raoul partirait avec deux navires, des machines, des ingénieurs, des ouvriers. C'était une admirable entreprise pour un jeune homme. Tout était prêt.... Ensuite, au retour, il serait toujours temps de penser aux folies.

Le banquier en feuilletant plans et devis répondit sèchement aux objections désespérées de son fils. Il fallait partir. Désobéir, pour Raoul, c'était rompre avec son père et la rupture, c'était la misère — la misère avec l'amour il est vrai.... Mais, d'autre part, si la fortune était là-bas, ne valait-il pas mieux l'aller chercher, conquérir ainsi la liberté, le bonheur ? Et, après bien des larmes, Caroline le pensa comme Raoul. Elle se promit d'être forte et d'attendre.

Des rêves merveilleux emplirent la mansarde pareils à des oiseaux des îles et il sembla, les derniers jours, que toute l'ivresse humaine tint sous cet humble toit.

III

Il avait vu là bas une main rose battre dans le soir comme un cœur désespéré, puis l'ocre jaune du rivage, puis la barre bleue de la mer avaient biffé les gestes et les regrets — la terre de France.

Caroline-Emma était venue s'abattre aux pieds de la vieille infirme....

Partir ! C'est l'affreuse tristesse de la vie. Non ! ne jamais se séparer quand on s'aime ! Toujours ces yeux sur les vôtres, ces chères mains, toujours cette voix !.... Mourir ce n'est qu'un désespoir qui demeure, mais partir pour les hautes âmes, c'est un déchirement que la distance accroît, que le temps avive.

Malgré les beaux rêves partagés, Caroline souffrit dans l'attente des premières lettres. Elles furent douloureuses et belles — elles apportaient l'amour et la certitude de l'avenir. Caroline les lut à sa vieille servante et sur le visage paralysé de l'infirme des larmes coulaient.

Caroline travaillait chaque jour chez Mme Amanda. Ses amies qui l'enviaient la veille, maintenant la plaignaient. Leurs consolations lui apprirent que la famille Pervieulx n'avait pas caché son intention d'éloigner Raoul d'une jeune fille sans fortune. On lui révéla même que le jour de l'embarquement elle avait été entourée, surveillée. Les ouvrières de Mme Amanda ignoraient le véritable nom de leur camarade, mais elles savaient comme tout le monde qu'un de ses cousins — son oncle, disaient les uns, son père, assuraient les autres — avait tenu, près du vieux port, un cabaret mal famé où il avait péri, d'ailleurs, au cours d'une rixe. Une telle parenté avait beaucoup nui à la jeune fille, dans l'esprit du banquier.

Ces propos envenimaient le désespoir de Caroline. Elle n'osa pas en écrire à Raoul. Elle attendit. Et chaque nouveau courrier lui prouvait qu'elle était toujours aimée. Raoul lui adressait des objets singuliers de là-bas, des bijoux d'or barbares, lourds, mal dégrossis, mais qui formèrent bientôt une véritable richesse. Et tout cela qu'elle eût refusé quand il était près d'elle, maintenant elle le recevait avec joie....

Un jour qu'elle s'était attardée à causer avec Mme Amanda, Caroline s'évanouit. Elle revint à elle dans les bras de l'excellente dame qui souriait d'un air entendu.

—Il faudra le lui mander, ma petite Caro.

Or, Caroline, deux mois après, reçut de Raoul une lettre humiliée, si triste qu'elle en pleura de honte, de désespoir. Elle vit bien qu'on l'avait desservie, calomniée. Mme Amanda, un jour, l'avait prévenue : " Si vous savez comme on vous épie, ma pauvre enfant ! "

Alors Caroline écrivit à Raoul avec tout son cœur simple, toutes ses larmes pures et elle se rendit sur les quais pour voir le grand voilier emporter vers le pays de l'or la détresse de son âme et son dernier espoir.

Les semaines passèrent longues, lourdes, pareilles aux vagues successives, aux vagues grises qui enfoncent chaque fois un peu plus le noyé dans la mort. Les navires n'apportaient plus de nouvelles. Affaiblie, désespérée, Caroline sentait la vie se refermer sur elle avec son poids d'angoisses quotidiennes. Mme Amanda qui l'avait prise en affection ne l'abandonna point....

Caroline-Emma de Carmilles mit au monde une petite fille qui mourut en naissant comme étaient morts les rêves de sa mère.....

On sut que Raoul Pervieulx avait laissé un beau jour l'exploitation aurifère aux mains de ses ingénieurs et s'était embarqué sur un voilier qui faisait route vers la France. Il allait, déjà riche, retrouver celle que l'on calomniait parce qu'elle était seule et dont une dernière lettre venait de lui révéler la détresse morale — et un cher espoir.... Mais le bateau périt dans une tempête. Des épaves furent retrouvées, des naufragés recueillis. L'un d'eux ne revint en France qu'au bout de cinq ans, après d'incroyables aventures chez les boucaniers. Les gazettes firent de ces hasards un rapport fidèle avant que les fabricants de feuilleton ne les dénaturassent sous couleur de les embellir.

Raoul ne reparut pas.

Caroline-Emma de Carmilles espéra jusqu'au dernier jour de sa jeunesse qu'un miracle lui rendrait son fiancé. Tout le long de sa vie même, elle imagina ce retour et l'attendit.

Hélas ! tante Caroline, vous eûtes beau lever la main au dessus de vos yeux, nul naufragé ne vous apporta son cœur plein d'amour fidèle et tout embaumé de chères douleurs. Mais jusqu'à l'heure suprême vous conserverez, inconscient et machinal, désormais, ce geste qui regarde — et ce sera la mort, pauvre vieille, qui viendra vers vous du fond de l'horizon.

NAPOLEON ET LE CURÉ

Bonaparte était logé chez les moines bernardins de Martigny, en plein Valais. Des fenêtres de son appartement il voit le spectacle du défilé d'une armée qui allait reconquérir l'Italie. Chez lui entraient à toute minute des officiers d'état-major chargés de missions. Nerveusement le grand général ouvrait les lettres, puis il répondait verbalement ou il dictait des ordres aux estafettes.

Le 19 mai, à six heures du soir, une lettre de Berthier, qui commandait en chef les troupes échelonnées de Lausanne à Châtillon, indiquait quelles difficultés opposait le fort de Bard à la marche de l'avant-garde française.

Avec cette brutalité qui caractérisait le soldat de la Révolution, le Premier Consul dit à M. de Bourrienne, son secrétaire :

—Deux cents Autrichiens bien postés pourraient arrêter la marche de l'avant-garde, immobiliser plus de six mille hommes ! C'est à moi qu'on raconte une pareille chose.... Je m'ennuie dans ce couvent. Ces peureux-là ne prendront jamais le fort de Bard ; je veux aller voir par moi-même ; ils me forcent de m'occuper d'une pareille misère.

Il ordonna aussitôt que tous les préparatifs fussent faits pour assurer le départ des bureaux, le lendemain. Au dîner, pris à la table des moines, il ne montra point d'appétit. Descendu, la nuit tombée, au jardin, il en parcourut les avenues, se parlant à lui seul, prononçant des phrases brèves, et il resta toute la nuit sans sommeil, si bien qu'avant l'aube, Bonaparte faisait éveiller ses officiers.

Le désir qu'il avait de voyager incognito durant la journée du 20 mai 1800, lui fit défendre aux troupes en mouvement, sur les chemins, de se déranger et de rendre les honneurs.

Lemarrois, un aide de camp, allait transmettre ces instructions.

Après huit heures, Bonaparte quittait le couvent de Martigny, traversait les rangs de la garde consulaire, se mettait à cheval sur la place publique du bourg et il engageait sa monture dans un couloir alpestre ouvert du nord au sud ; vallée où, à grand fracas, roulent les eaux de la Dranse.

Derrière lui, portés en voiture, deux chanoines du Grand Saint-Bernard se tenaient prêts à le renseigner.

Il regardait.

L'étrange structure de la montagne, cela ne l'étonnait point. Le soleil étant fort chaud, il s'attardait volontiers, pendant quelques minutes, à l'ombre que répandaient les ormes bordant la rive du torrent. Dans les hameaux traversés, son regard fouillait jusqu'au fond des maisons. Mais il restait sans voix, sans admiration envers des soldats qui, par d'abrupts sentiers, traînaient canons et bagages, épuisant leurs dernières forces à une œuvre gigantesque.

Bonaparte n'arrivait devant Liddes qu'à onze heures du matin.

A distance, le bourg apparaissait tassé. Il est bâti sur le premier plan d'une déclivité alpestre. La route, caillouteuse, franchit l'ancienne porte de défense pour être, ensuite, serrée entre des bâtiments gris, couverts de pierres plates. Les habitants de Liddes avaient fui, huit jours auparavant, à l'approche des soldats. Il ne restait, à la garde de soixante propriétés, que le maire et le curé.

Ayant à conférer longuement avec Marmont, chef des services d'artillerie, Bonaparte, qui avait fait douze kilomètres, assez lentement, se rendit au presbytère, grand logis bâti au fond d'une cour gazonnée.

C'était un simple homme que l'abbé Rausis. Il n'avait, depuis le matin, cessé de mettre de l'ordre dans sa maison. Un officier lui avait annoncé que, peut être, en passant, vers midi, le Premier Consul lui demanderait à déjeuner.

Quel honneur pour le curé si Bonaparte s'y arrêtait.

Mais l'abbé Rausis n'avait pu se procurer de viande, les boucheries étaient fermées aux alentours depuis l'invasion française en pays valaisan. Un brin d'avarice portait l'humble prêtre à ne pas tuer une poule. Il n'eût su l'accommoder, d'ailleurs, en l'absence d'une vieille servante que la frayeur du troupier retenait dans la montagne. Par exemple, il savait cuisiner une omelette au lard.

Il gardait, dans un pot de grès, du lard salé qui sentait bien la saumure. D'une visite faite au poulailler, il rapportait dix œufs frais pondus. Il avait de menues branches propres à produire un feu pétillant. Seulement.... la coutume valaisanne veut, ou plutôt elle exige que, pour faire honneur à son hôte, l'omelette soit de douze œufs.

A l'homme qui cherchait les moyens de compléter sa cueillette d'œufs, le bruit qui signale la marche d'une troupe de cavalerie arrivait aux oreilles.

—Serait-ce déjà M. Bonaparte ?

Vite, le curé de Liddes ôta le tablier de toile bleue protégeant sa soutane. Vite, il suspendit son béret à un crochet. Vite, il essuya la sueur perlant de son front. Vite, il se porte vers les arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, au seuil même d'une porte charretière.

Bonaparte, qui avait mis pied à terre sur la route et qui portait un uniforme très simple, entrait dans la cour du presbytère en agitant une petite cravache à pommeau d'argent.

L'abbé Rausis salue et dit :

—Monsieur l'aide de camp, vous précédez sans doute votre grand général ?.. Si le grand général se présente ici dans une heure.... je pourrai lui offrir à déjeuner....

Jugez combien le Premier Consul dut s'amuser de la méprise, ainsi que son état-major, composé de frondeurs. La voulant prolonger, Bonaparte demanda une chambre où il pût s'installer et écrire. Dans la propre chambre du curé, il reçut Marmont et Andréossy, directeur des travaux du génie.

Ou curieux ou indiscret, l'abbé Rausis franchissait le seuil de la chambre.

—Monsieur l'aide de camp, votre général ne doit pas tarder à paraître.... Et je suis....

Il balbutiait :

—.....Je suis dans le plus grand embarras.

Bonaparte, qui était debout, frappait familièrement, d'une tape douce, sur l'épaule de son interlocuteur.

—Brave homme, ne vous tourmentez pas. Et qui diable peut donc vous embarrasser ou vous inquiéter dans ce moment ?

Le prêtre confessait :

—Je n'ai que dix œufs pour le déjeuner du général et de sa suite....Toutefois, trois de mes poules commencent à chanter... Vous les entendez ?....

En effet, par l'embrasure d'une fenêtre que l'abbé venait d'ouvrir, entraient ces "cot, cot, dète," ou cris de colère que poussent ordinairement les poules en mal de ponte.

—Ce sont des poules de Bresse, de race française, indiquait M. Rausis. Sur trois qui chantent, deux vont pondre certainement avant midi....

—Il est déjà midi, fit remarquer le colonel Duroc.

Bonaparte interrogeait :

—Monsieur le curé, vous tirez un bon profit de vos poules ?

—Oui, monsieur l'aide de camp. Les poulettes me donnent jusqu'à quarante œufs pendant leur première année, soixante-dix dans la seconde, cent vingt dans la troisième.... Ce sont alors des sujets....

—Dignes d'estime.

—Et je crains.... hasardait le prêtre.

—Vous craignez ?.... reprenait Bonaparte.

—Une réquisition qui me les enlèverait. Les pauvres soldats de M. le général Bonaparte peuvent avoir grande faim et entrer ici.... Ils ne s'arrêteraient pas, je crois, à mes protestations.

—Eh bien, monsieur le curé, il faut vous assurer dès maintenant contre la réquisition.

—J'en cherche bien les moyens, mais.... Accordez-moi une minute.

L'abbé Rausis se précipitait dans la cour. Il allait visiter les paniers suspendus dans le poulailler, en tirait deux œufs et rentrait tout joyeux au logis.

—J'ai la douzaine, à présent... M. le général Bonaparte peut venir....

Le Premier Consul regardait sa montre.

—Monsieur le curé, le général Bonaparte sera ici dans dix minutes. Hâtez vous de faire cuire l'omelette dont il est très friand. Pendant que, à bon feu, vous allez cuisiner, nous allons nous employer à assurer la sauvegarde de vos poules.

La figure du curé de Liddes rayonnait.

Dans la haute cheminée d'une salle à manger très vaste, une brassée de bois de bouleau s'enflammait. Lemarrois tenait ferme la queue du poêlon quand l'abbé y remuait les tranches de lard. Des œufs, bien battus, tombèrent en large nappe dans une graisse brune et pétillante. L'omelette, devenue jaune, c'est-à-dire étant cuite à point, fut servie sur une table de bois blanc déjà chargée de pain bis, de fromage et de vin clairet.

Le curé montrait des signes d'impatience.

—M. Bonaparte n'arrive pas.

Duroc lui présentait une pancarte portant en gros caractères :

CETTE PROPRIÉTÉ EST PLACÉE SOUS LA SAUVEGARDE DU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Napoléon prit la plume que tendait Duroc et signa.

" Bonaparte."

Aussitôt, l'abbé Rausis donna les signes du plus grand étonnement. Il balbutia :

—Monsieur Bonaparte, c'est donc vous ?

Bonaparte répondit :

—Du moins, monsieur le curé, je joue le rôle attribué à cet homme, depuis plusieurs années. Laissez-moi continuer....

Le Consul se mit à table et mangea de bon appétit.

Duroc fit clouer l'écriteau de sauvegarde sur la porte du presbytère quand à une heure et demie, Bonaparte, ayant pris congé de l'abbé Rausis, se dirigeait au plus vite vers Bourg-Saint-Pierre.

.....

Histoire vraisemblable. Elle me fut racontée par un paysan de Liddes. Le terrien la tenait de son grand-père : du moins, il l'affirmait.

EDOUARD GACHOT.

Le Sultan de Turquie.

Le sultan de Turquie, dont la santé a, pendant quelques jours, inspiré de si graves inquiétudes n'est pas ce qu'un vain peuple pense et ne mène pas l'existence fastueuse que l'on attribue volontiers aux souverains asiatiques.

Abdul-Hamid vit très simplement, au contraire, et dans Yildiz Kiosk, villa plutôt que château, il partage ses journées entre son cabinet de travail, sa bibliothèque et ses animaux.

Abdul-Hamid se lève très tôt : à cinq heures en été et à six heures en hiver, et lorsque le temps est beau, il fait d'abord une promenade dans son parc qui est assez grand et coupé de nombreux lacs artificiels. Au milieu du plus grand de ces lacs se trouve une petite île dans laquelle le Sultan se rend dans un caïque dont il manœuvre lui-même les rames pour aller visiter sa ménagerie : cerfs, gazelles, chèvres de toutes les espèces, moutons et oiseaux de tous les pays, tous apprivoisés.

Le Sultan est très sobre. Ses repas qu'il prend généralement seul lui sont servis par son premier maître d'hôtel, auquel il incombe de goûter à chaque plat, en présence de son impérial maître.

Trois fois par semaine, il y a représentation au théâtre du palais ; le Sultan y assiste régulièrement dans une loge qui est installée en avant de l'orchestre, car l'étiquette, qu'observent du reste également les acteurs, exige que l'on ne tourne jamais le dos au Commandeur des croyants.

Entre chasseurs parisiens :

—Où ferez-vous l'ouverture, le 2 septembre ?

—Aux Halles, probablement.

Connaissances Utiles.

Pour déceler la falsification du lait.

Les falsifications les plus fréquentes du lait sont dues à des additions de matières grasses. Pour les déceler, il faut employer un procédé qui permet de dissoudre celles-ci sans toucher au beurre : jusqu'ici on n'y parvenait qu'à la suite de manipulations difficiles et compliquées ; aussi y a-t-il un grand intérêt à connaître les travaux récemment poursuivis sur la question par M. Quesneville.

Celui-ci, remarquant que le beurre, étant enveloppé et, en quelque sorte, isolé dans une pellicule de matière albuminoïde, n'est pas atteint par le benzol, qui, par contre, attaque et dissout tous les corps gras, propose toute méthode ingénieuse, simple et expéditive, pour mettre en évidence les matières grasses frauduleusement ajoutées au lait. Les détails de cette méthode n'intéressent que les techniciens, qui la trouveront décrite par son auteur dans le " Moniteur scientifique," mais tous les consommateurs de lait — c'est-à-dire tout le monde — apprendront avec plaisir que les adultérations les plus savantes des laitiers seront désormais facilement reconnues.

La rage et les chiens errants

M. H. Martel vient d'insister à nouveau sur la nécessité d'un service de capture des chiens errants, fonctionnant d'une façon continue et avec la plus grande sévérité. En effet, depuis plusieurs années que la police municipale, à Paris, fait preuve d'un grand zèle dans cette opération, et que l'administration signale tous les cas de rage constatés à la police municipale, en vue d'appliquer les règlements aussi strictement que possible, on enregistre une amélioration notable.

Les chiffres qui traduisent l'importance des captures sont des plus nets : 14,457 chiens errants sont capturés en 1901, 14,735 en 1902, 12,438 en 1903, 13,036 en 1904, et 11.148 en 1905. Le nombre des cas de rage observés sur les animaux vivants à la Fourrière tombe à 1 en 1903, à 0 en 1904 et en 1905. Celui des cas observés à Paris seulement décroît progressivement ; il était de 560 en 1903 ; il est de 84 en 1904, de 56 en 1905. Enfin, 502 personnes de Paris ou de la Seine ont été traitées à l'hôpital Pasteur en 1903 ; il n'y en a eu que 200 environ en 1904. Ces résultats méritent d'attirer toute l'attention des pouvoirs publics.

Moyen de conserver les poissons vivants dans très peu d'eau.

Faire tomber l'eau d'une certaine hauteur dans un entonnoir, de façon à ce que le jet tombe exactement au milieu et soit légèrement plus petit que le diamètre de l'entonnoir. On adapte à l'entonnoir un caoutchouc allant jusqu'au fond de l'eau ; l'eau entraîne de cette façon de l'air en quantité considérable jusque dans le fond, ce qui renouvelle l'air consommé par les poissons et aère considérablement l'eau. On peut utiliser la trompe à eau dont on se sert dans les laboratoires pour faire le vide ; ce procédé est plus simple et nécessite à peine une dépense de 6 francs.

Coloration du bois en noir.

Il faut d'abord polir la surface à peindre en la frottant au papier de verre fin, et en bouchant les trous avec du mastic. Puis on fait dissoudre 32 grammes de poudre de bois de campêche dans 500 grammes d'eau bouillante. Après dissolution, on ajoute 2 grammes de chromate de potasse. On agite le tout et on recouvre de plusieurs couches le bois préparé jusqu'à ce qu'il soit bien noir. On laisse sécher. On polit alors la surface peinte, et on vernit une première fois. On polit à nouveau avec de la pierre ponce pulvérisée à de l'huile de lin. Enfin, on termine en passant une couche de vernis à l'alcool.

Truc ingénieux.

Truc ingénieux de filou qu'il est bon de faire connaître.

La police des gares anglaises vient de faire prévenir le public, par la voie des journaux et par affiches, d'un nouveau procédé en usage depuis quelque temps dans le monde des voleurs.

Un monsieur, correctement mis et porteur d'une grande valise à main, se promène le long d'un train en partance, ou qui vient d'arriver. La valise n'a pas de fond, et le filou, profitant d'une seconde d'inattention, en recouvre la valise qu'il a choisie, et l'emporte le plus tranquillement du monde.

L'Angleterre est fière, au fond, de l'ingéniosité de ses voleurs, qui sont les premiers du monde.